

B.D.I.C.

BULLETIN
DES
ARMÉES
DE LA
RÉPUBLIQUE

Réserve à la Zone des Armées -



4^e Année. — N° 265.

Mercredi 26 Septembre 1917.]

Mercredi
26
SEPTEMBRE

St Cyprien

Le soleil se lève à 6h. 43 et se couche à 18 h. 40; la durée du jour est de 11 h. 57 le 26 septembre et de 11 h. 43 le dimanche 30 septembre.

La lune se lève à 16h. 19 et se couche à 24 h. 40. Pleine lune, le 30 septembre à 21 h. 31.

Température normale : 12° 8.

Fêtes à souhaiter dans la semaine : jeudi, saints Côme et Damien; vendredi, saint Wenceslas; samedi, saint Michel; dimanche, saint Jérôme; lundi, saint Rémy; mardi, saints Anges gardiens.

LA FOURRAGÈRE

La fourragère aux couleurs de la médaille militaire (jaune et vert) a été conférée par le général commandant en chef les armées du Nord et du Nord-Est, en exécution des prescriptions du rectificatif 6196 D, du 12 juin 1917, à la circulaire du 21 avril 1916, avec l'énoncé des citations à l'ordre obtenues par :

LE 4^e RÉGIMENT DE MARCHÉ DE ZOUAVES

A donné à Verdun de nouvelles marques de la valeur dont il a fait preuve depuis le commencement de la guerre, notamment à Steenstraete et sur l'Yser. Pendant la période du 5 au 17 octobre 1916, sous le commandement énergique du lieutenant-colonel RICHAUD, a arrêté une attaque en force exécutée par l'ennemi contre un objectif important, a harcelé ensuite l'adversaire pendant douze jours consécutifs par des contre-attaques répétées, lui enlevant de haute lutte plusieurs centaines de mètres de tranchées, 3 mitrailleuses et de nombreux prisonniers valides. — (Ordre n° 404 du 22/9/16, ... armée.)

Chargé d'enlever deux positions ennemis successives sur un front de 800 mètres et une profondeur de plus de un kilomètre, habilement dirigé par son chef le lieutenant-colonel RICHAUD, a accompli sa mission en moins de quatre heures, avec sa froide bravoure habituelle, faisant plus de 4,500 prisonniers dont 45 officiers, capturant 10 mitrailleuses. A arraché ce cri d'admiration d'un officier allemand fait prisonnier au cours de l'action : « Vos hommes sont les plus beaux soldats que j'ai vus de ma vie, et c'est pour moi une consolation d'être vaincu par eux ». — (Ordre n° 477 du 13/11/16, ... armée.)

Dans les journées des 15, 16 et 17 décembre 1916, sous les ordres du lieutenant-colonel RICHAUD, a brillamment enlevé tous les objectifs qui lui étaient assignés. S'est maintenu sur le terrain conquis, dans une position très en flèche, qu'il importait cependant de conserver, malgré les pertes et malgré la rigueur de la température, rendant très pénible le stationnement dans un terrain boneux et glace. A fait au cours de cette opération 1,300 prisonniers dont 25 officiers, pris 10 mitrailleuses, 17 canons et un matériel important. — (Ordre n° 497 du 2/8/17, ... armée.)

Du 16 au 26 avril 1917, appelé à tenir un secteur sur une position de la plus grande importance et dans des conditions difficiles, a harcelé constamment l'ennemi, l'a dominé et s'est emparé d'observatoires précieux. A repris par une contre-attaque énergique et spontanée, le 25 avril, la position d'Hurtibise, dont les Allemands avaient réussi à tuer les défenseurs le jour même où le 4^e zouaves en avait été relevé. Régiment au passé brillant, au moral superbe, qui, sous le commandement du lieutenant-colonel RICHAUD et sous l'impulsion des chefs de bataillon DE CLERMONT-TONNERRE, HELBERT, RAFINIAK, s'est surpassé; il avait suffi de lui dire : « La garde impériale est devant vous » pour l'électriser. — (Décision du général commandant en chef au 16 août 1917.)

LES OPÉRATIONS MILITAIRES DU 16 AU 22 SEPTEMBRE 1917

Dans la nuit du 16 au 17, les Allemands ont prononcé une attaque sur nos positions de la forêt d'Apremont. Quelques fractions ennemis, qui avaient réussi à prendre pied dans nos éléments avancés, en ont été rejetés après un vif combat. Notre ligne a été intégralement rétablie.

Dans la nuit du 17 au 18, au sud de la Miette, des détachements ennemis ont abordé nos lignes vers la route de Neuchâtel. Un vif combat s'est engagé dans nos éléments avancés, d'où l'ennemi a été entièrement rejeté après avoir subi des pertes sensibles.

Dans la nuit du 20 au 21, une attaque allemande sur le Mont-Haut a été dispersée par nos feux avant qu'elle ait pu aborder nos lignes.

Les succès britanniques.

L'armée britannique a attaqué, le 20 septembre au matin, sur un front de 13 kilomètres environ, entre le canal d'Ypres à Comines et la voie ferrée d'Ypres à Staden. Des positions de grande importance ont été con-

quises et de lourdes pertes infligées à l'ennemi. Des régiments de la région du Nord ont enlevé le bois d'Inverness et les Australiens ont pris d'assaut le bois de Glencorse et Nonne-Bosschen. Les brigades écossaises et sud-africaines se sont emparées des fermes de Potsdam, de Vampire et de Berry et les troupes territoriales de Lancashire-West ont enlevé la ferme Iberian et le point d'appui de Gallipoli.

A droite, les troupes des comtés anglais ont atteint la dernière ligne d'objectifs à la suite d'un violent combat livré dans les bois au nord du canal d'Ypres à Comines et aux abords de Tower-Hamlet. Au centre, les bataillons du Nord et les Australiens ont pénétré jusqu'à plus de 1,600 mètres en profondeur dans les positions allemandes et atteint tous leurs objectifs, y compris le hameau de Veldhoven et la partie ouest du bois du Polygon. Plus au nord, Zevenkote a été enlevé et les troupes territoriales de Londres et les Highlanders se sont emparées d'une deuxième ligne de fermes comprenant les fermes Rose, Québec et Wurst sur leur dernière ligne d'objectifs.

Les jours suivants, nos alliés ont encore avancé leur ligne sur différents points. Les nombreuses et très violentes contre-attaques de l'ennemi sont restées sans résultat; ses pertes sont très élevées. Le nombre des prisonniers fait par l'armée britannique dans la bataille du 20 septembre dépasse 3,000.

CIRCULAIRES

RELATIVE A L'ATTRIBUTION DES ALLOCATIONS MILITAIRES AUX FAMILLES DES MILITAIRES A SOLDE MENSUELLE

Suivant circulaire des 14 et 29 juin 1917, le ministre de l'intérieur a autorisé les commissions cantonales à accorder ou à maintenir aux familles des militaires non officiers, à solde mensuelle de l'armée active, de la réserve ou de l'armée territoriale, le bénéfice des allocations et majorations prévues par la loi du 5 août 1914 (modifiée en dernier lieu par la loi du 4 août 1917).

Comme conséquence de cette disposition et par modification à la circulaire du 5 avril 1916 (B. O. P. S. P., p. 312), les sous-officiers de complément ayant droit, en raison de leur ancienneté de services, à la solde mensuelle et ayant opté pour la solde journalière, en exécution du décret du 16 janvier 1915 (art. 2), seront admis à la solde mensuelle, sur leur demande, et à compter de la date de cette dé-

A) Engagés volontaires et récupérés de toutes classes et de toutes armes (y compris les hommes du service auxiliaire passés dans le service armé) incorporés ou passés dans le service armé depuis le 6 mai 1917.

B) Exceptionnellement, les militaires qui, qualifiés pour prendre part au concours des 11 et 12 mai 1917, s'en seraient trouvés empêchés pour un cas de force majeure dûment constaté.

L'admission définitive des candidats de la catégorie B sera, en dehors des notes qu'ils auront obtenues, l'objet d'une décision individuelle, basée sur un rapport spécial à établir à cet effet.

RELATIVE AU CONCOURS POUR L'OBTENTION DU TITRE D'ÉLÈVE ASPIRANT D'ARTILLERIE ENTRE LES MILITAIRES DE L'ARTILLERIE

Un concours pour l'obtention du titre d'élève aspirant d'artillerie aura lieu les 12 et 13 octobre 1917, dans les conditions ci-après :

1^o DÉSIGNATION DES CANDIDATS

Pourront être admis, sur leur demande, écrit, à poser leur candidature à ce concours, les militaires comptant dans les dépôts d'artillerie à la date du 1^{er} octobre 1917 et appartenant aux catégories suivantes :

A) Engagés volontaires et récupérés de toutes classes et de toutes armes (y compris les hommes du service auxiliaire passés dans le service armé) incorporés ou passés dans le service armé depuis le 6 mai 1917.

B) Exceptionnellement, les militaires qui, qualifiés pour prendre part au concours des 11 et 12 mai 1917, s'en seraient trouvés empêchés pour un cas de force majeure dûment constaté.

L'admission définitive des candidats de la catégorie B sera, en dehors des notes qu'ils auront obtenues, l'objet d'une décision individuelle, basée sur un rapport spécial à établir à cet effet.

2^o AUTORISATION DE CONCOURIR

Les autorisations de concourir seront délivrées par les généraux commandants de régions.

Le concours ayant pour objet de sélectionner les militaires qui paraissent plus particulièrement qualifiés pour recevoir une instruction militaire supérieure, les refus d'autorisation de concourir ne devront être prononcés qu'à l'égard de candidats dont les prétentions seraient nettement injustifiées. En particulier, la faible durée des services d'un candidat ou son défaut d'instruction militaire proprement dite ne peuvent être considérés comme des motifs d'exclusion *a priori* du concours.

3^o CLASSEMENT DES CANDIDATS

Les candidats seront classés en fin de concours d'après le nombre total des points qu'ils auront obtenus dans l'échelle de 0 à 20 aux diverses épreuves affectées des coefficients ci-après :

1^o Aptitude au commandement

Composition française.....

Composition d'histoire et de géographie.....

Composition d'arithmétique.....

Composition d'algèbre et de géométrie.....

(Lire la suite page 15.)

Lord Northcliffe n'a rien d'un rêveur, d'un idéologue, d'un mystique. Il est, par excellence l'Anglo-Saxon positif, réaliste et réalisateur : il voit les choses telles qu'elles sont et non comme il voudrait les voir.

Sa carrière de grand journaliste — il est directeur-propriétaire du *Times* — est aussi celle d'un grand manieur d'hommes.

Cet homme d'action est allé voir où en sont les Américains. Son enquête a été menée avec méthode, sans optimisme, sans enthousiasme préconçu... Son impression a donc la valeur d'un document vérifique.

Eh bien, lord Northcliffe déclare ceci :

« Nos nouveaux Alliés sont en train de construire une machine de guerre sans égale dans l'histoire du monde. »

Et comme il s'agit non seulement de faire grand, mais encore d'aller vite, lord Northcliffe ajoute :

« Cette machine se construit à la manière américaine... Choix raisonné, définitif des moyens, puis rapidité foudroyante de l'exécution. »

Grand, bien et vite, — comment ne pas aimer ce programme ?

L'Amérique a compris que le blocus de nos ennemis devait être resserré, implacablement.

— Frappez au visage ! disait César à ses soldats.

Dans les guerres modernes, il faut aussi frapper au ventre... L'oncle Sam, grand dispensateur de denrées, se charge d'asséner au ventre du Michel allemand un swing qui ne pourra être paré.

Lord Northcliffe nous montre l'Amérique bouchant systématiquement toutes les fissures — et il y en avait ! — par où passaient tant de produits impatiemment attendus par l'ennemi assiégié.

L'argent est une arme de guerre... Faut-il dire que l'Amérique manie cette arme avec une puissance incomparable ?

Déjà le budget de la guerre dépasse pour les Etats-Unis quarante millions par jour.

Chaque jour, les Alliés leur empruntent soixante millions... Nous l'avons, l'oncle Sam, travaillent sous la direction d'of-

ficiers alliés qui ont fait la guerre. « Ils s'instruisent pour vaincre », — et, avantage précieux, ces chefs de demain n'ont rien à oublier : oublier est parfois plus difficile qu'apprendre.

Mais lord Northcliffe sait que la grande guerre pose de formidables questions auxquelles il ne suffit pas de répondre en disant : « Nous aurons des hommes ». Il faut des machines, — et ces machines de guerre, ce sont les avions, les locomotives, les automobiles, sans parler des canons.

Dans ce domaine, les Etats-Unis possèdent une évidente supériorité sur toutes les nations — même sur l'Allemagne. Les usines américaines ont des ingénieurs, des ouvriers, des matières premières bien plus que n'en ont les usines de nos ennemis : le marteau-pilon de Krupp n'a pu écraser la civilisation, le marteau-pilon de l'oncle Sam écrasera la barbarie.



L'Amérique a compris que le blocus de nos ennemis devait être resserré, implacablement.

— Frappez au visage ! disait César à ses soldats.

Dans les guerres modernes, il faut aussi frapper au ventre... L'oncle Sam, grand dispensateur de denrées, se charge d'asséner au ventre du Michel allemand un swing qui ne pourra être paré.

Lord Northcliffe nous montre l'Amérique bouchant systématiquement toutes les fissures — et il y en avait ! — par où passaient tant de produits impatiemment attendus par l'ennemi assiégié.

Les Américains, a-t-il dit, se préparent à la guerre avec toute la virilité et toute l'intensité souhaitables... »

« Grand, bien et vite », oui, voilà la devise de notre nouvel Allié...

Et nous pouvons être certains que le résultat dépassera nos espérances : ce sera encore plus grand, mieux et plus rapide que ce qui a été promis.



Un Homme d'action apprécie l'Action américaine

Lord Northcliffe cite d'autres chiffres fantastiques mais non pas fantaisistes :

Trois milliards deux cent millions de francs pour l'aviation. — Près de six milliards pour la marine marchande.

La marine marchande ! Elle est aussi une marine de guerre, parce qu'un bateau qui transporte des hommes et des vivres est un bateau qui combat... Les Américains construisent des navires par séries, selon la méthode moderne, et dans leurs chantiers, l'ordre : « Production maximum » est exécuté avec une patriotique ardeur par d'innombrables ouvriers. Il y a les Américains qui s'entraînent à la guerre et il y a les Américains qui travaillent pour la guerre.

Lord Northcliffe rend hommage à ce peuple qui aime l'action, — et les grandes actions. Le voilà bien, l'athlète complet, ayant du muscle et de la cervelle.

Du cœur aussi...

Lord Northcliffe nous montre l'Amérique entrant dans la guerre avec un sentiment qui n'est pas la joie, l'emballlement, la colère ou la haine. « C'est, dit-il, un sentiment de gravité ».

Cette gravité est celle d'un peuple qui a mesuré la grandeur de sa tâche et qui veut accomplir cette tâche en bon ouvrier de la Civilisation et du Droit.

Lord Northcliffe sait, en sa qualité d'homme d'action et de réalisateur, que les forces morales sont aussi importantes, aussi agissantes que les forces matérielles : il a donc examiné l'âme américaine, comme il avait examiné l'armée et l'usine des Etats-Unis et il l'a trouvée à la hauteur du devoir allégrement accepté par cette noble nation.

« Les Américains, a-t-il dit, se préparent à la guerre avec toute la virilité et toute l'intensité souhaitables... »

« Grand, bien et vite », oui, voilà la devise de notre nouvel Allié...

Et nous pouvons être certains que le résultat dépassera nos espérances : ce sera encore plus grand, mieux et plus rapide que ce qui a été promis.



•ADIEUX•A•SALONIQUE•BRULÉE•

Salonique n'est plus !

On pouvait espérer que le formidable incendie qui, à deux reprises, s'acharna sur la malheureuse ville, en avait respecté quelques parties. Hélas ! les lettres que les camarades nous envoient de là-bas, les photographies qui commencent à parvenir ne nous laissent plus aucun doute : Salonique est entièrement détruite, et nous, qui, pour y avoir longtemps vécu, pour y être revenus avec joie après de durs séjours dans le désertique bled macédonien, pour en avoir découvert peu à peu les coins amusants et pittoresques, avons fini par l'aimer, nous éprouvons, à la savoir réduite en cendres, le regret cuisant que laissent toutes les sensations disparues quand on a la certitude de ne les jamais pouvoir faire revivre.

Il ne subsiste de la malheureuse cité, à l'exception de l'église Sainte-Sophie, préservée par miracle, que son faubourg de Kalamaria, plus communément appelé : « quartier des Campagnes » où se trouvent les consulats, le lycée français et les villas des riches saloniciens.

Mais ce quartier moderne, européen, sans originalité ne nous attirait pas !

La Salonique des peintres et des poètes n'est plus qu'un amas de poutres calcinées et de pierres noircies par les flammes.

J'ai peine à m'imaginer que cette ville si grouillante, si colorée ait pu se transformer brusquement en ce désert sombre que nous montrait la semaine dernière un grand journal illustré !

Cela est pourtant, et j'ai sur ma table une carte-postale d'un délicat écrivain, mobilisé à l'armée d'Orient, qui commence par ces mots : « Nous venons, mon cher ami, de vivre deux jours et deux nuits d'horreur et d'épouvante ! Salonique que nous aimions n'est plus qu'un amas de décombres fumants ! Brûlé le tcharchi, brûlées les petites boutiques de la rue Egnatia, brûlées Saint-Démétrio et la mosquée de notre vieil ami l'imam ! » Donc, pendant qu'il conserve encore tout l'éclat de ses tons rutilants, je veux faire une ultime promenade dans le jardin de mes souvenirs et revoir tel qu'il m'est apparu pour la dernière fois, il y a trois mois, au retour de cette morne boucle de la Cerna, le vieux port Égée qui se mirait si poétiquement dans l'eau transparente de sa rade paisible !

Les yeux de ceux qui n'y faisaient que passer ou qui se contentaient de la regarder

der superficiellement, Salonique apparaissait comme une ville hétéroclite et sale, mais, quand on l'examinait à loisir, c'était justement ce disparité, ce mélange paradoxal d'ancien et de moderne, d'europeen et d'oriental qui en faisait tout l'intérêt et tout le charme.

parce que, tout là-haut, sur le sommet, courait la ligne blanche des murailles byzantines qu'étaient venu battre si souvent, pendant le cours des siècles, les flots tumultueux des invasions étrangères.

Qu'elles étaient attrayantes, ces ruelles du haut quartier, silencieuses et calmes parce que leur pente rapide en interdisait l'accès aux voitures ! — Qu'il y faisait bon errer tout en rêvant ! — On y voyait de lourdes matrones juives que leurs robes en soie verte faisaient ressembler à des perroquets, de vieilles turques enveloppées dans leur tcharchaf noir et des jeunes dont le visage n'était caché que par un feredjé assez transparent, qu'elles relevaient, d'ailleurs, en passant près de vous, quand la rue était déserte, pour se sauver ensuite en riant comme des folles. — On y croisait des popes à chignons coiffés de hauts chapeaux en forme de tuyaux de poêle, des rabbins vêtus de la longue lévite noire et des imans enturbannés portant fièrement le manteau vert, couleur du Prophète !

On y découvrait de petites mosquées accueillantes aux jardins broussailleux tous fleuris au printemps de rose, de glaieuls et d'églantines. Parfois sur une place exigüe, on trouvait une fontaine portant sur son marbre patiné des versets du Coran et dont la vasque était creusée dans un chapiteau antique.

Il ne reste plus rien de tout cela !

Reprenant sa course, il longeait le hammam ture à la réputation équivoque, passait en revue une série d'échoppes où étaient représentés tous les commerces et toutes les industries de la Macédoine : ferronniers vendant des cloches de troupeaux, fabricants de babouches et de chaussures grecques à pompons de laine, marchands de cerceils exposant à leurs portes des couvercles de bières agrémentés d'ornements en plomb, bouchers assis les jambes repliées sur leur étal sanglant et chassant nonchalamment avec un martinet à la nières de papier les innombrables mouches acharnées sur les quartiers d'agneaux, restaurateur exposant à leurs éventaires des bols de gelée blanchâtre soupoudrées de cannelle, des pastèques entrouvertes, des grenades mûres et d'énormes carafes d'orangeade.

Enfin, il accompagnait avec les appels de son timbre la musique de bastringue des music-halls pour soldats !

On pardonnait leur laideur aux immeubles modernes des quais parce qu'ils étaient dominés par le fouillis des petites maisons bleues, rouges, vertes, roses qui s'étagaient le long de la colline et, surtout,

JEAN-JOSÉ FRAPPA.

BUTS de GUERRE

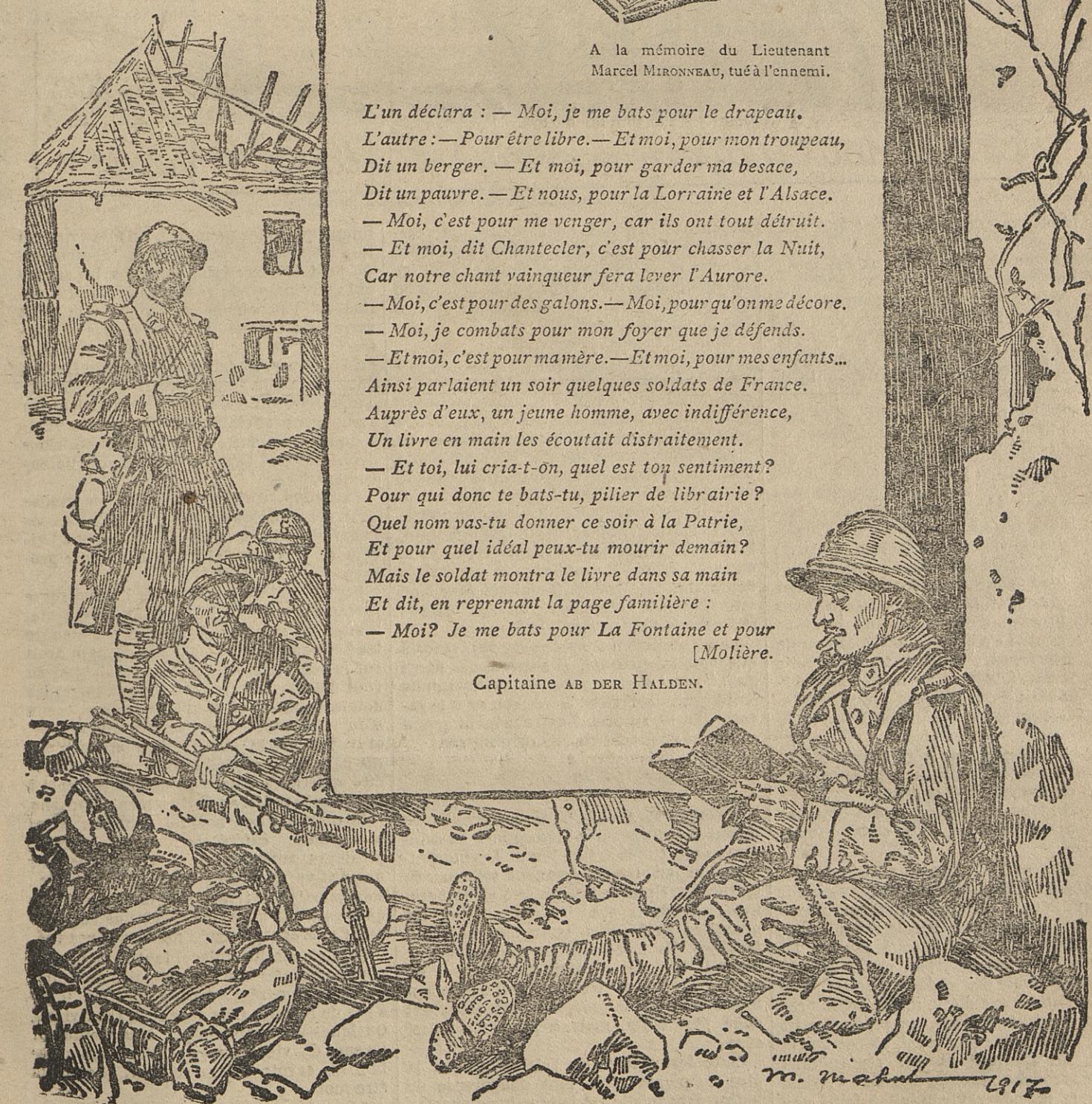


A la mémoire du Lieutenant
Marcel MIRONNEAU, tué à l'ennemi.

L'un déclara : — Moi, je me bats pour le drapeau.
L'autre : — Pour être libre. — Et moi, pour mon troupeau,
Dit un berger. — Et moi, pour garder ma besace,
Dit un pauvre. — Et nous, pour la Lorraine et l'Alsace.
— Moi, c'est pour me venger, car ils ont tout détruit.
— Et moi, dit Chantecler, c'est pour chasser la Nuit,
Car notre chant vainqueur fera lever l'Aurore.
— Moi, c'est pour des galons. — Moi, pour qu'on me décore.
— Moi, je combats pour mon foyer que je défends.
— Et moi, c'est pour mamère. — Et moi, pour mes enfants...
Ainsi parlaient un soir quelques soldats de France.
Auprès d'eux, un jeune homme, avec indifférence,
Un livre en main les écoutait distrairement.
— Et toi, lui cria-t-on, quel est ton sentiment?
Pour qui donc te bats-tu, pilier de librairie?
Quel nom vas-tu donner ce soir à la Patrie,
Et pour quel idéal peux-tu mourir demain?
Mais le soldat montra le livre dans sa main
Et dit, en reprenant la page familière :
— Moi? Je me bats pour La Fontaine et pour

Molière.

Capitaine AB DER HALDEN.



PEUT-ON BOIRE DE L'ALCOOL ?

« L'absence d'alcool a aidé Nansen et ses compagnons à supporter l'horreur des hivers hyperboréens »



Par le Docteur
JACQUES BERTILLON

Ce n'est pas contre le pinard que nous nous élevons.

Tandis que nous ne saurions assez supplier nos poilus de ne pas toucher à la gniole. Nous allons expliquer pourquoi.

Assurément, le vin est très nuisible quand il est pris avec excès. Mais, il n'y a pas d'inconvénient à en prendre, par exemple, une bouteille par jour (trois-quarts de litre). Un homme grand et fort, surtout lorsqu'il fait travailler ses muscles, peut aller jusqu'à un litre. Il aurait tort de dépasser de beaucoup cette quantité.

Quant à la gniole, c'est autre chose. Quelle est la quantité qu'on en peut prendre sans danger? C'est zéro. Et cela pour deux raisons : la première, c'est que, malgré l'apparence, l'eau-de-vie ne sera à rien du tout ; elle ne réchauffe pas ; elle ne fortifie pas ; elle ne rend d'autre service que de brûler un peu la langue. La seconde raison, pour ne pas prendre d'eau-de-vie, ne serait-ce qu'une goutte, c'est qu'au bout de peu de temps, un premier petit verre en appelle un second, qui bientôt en appelle un troisième, et ainsi de suite. L'usage de l'eau-de-vie conduit presque fatallement à l'abus de l'eau-de-vie.

Et le pis est qu'on ne s'en aperçoit pas, et qu'on est même convaincu du contraire. C'est ce que je vais démontrer.

Il arrive tous les jours que des hommes meurent d'alcoolisme sans s'être jamais enivrés.

Dès qu'on parle d'alcool à un tel malade, il répond avec le plus grand calme — car il est parfaitement sincère — qu'il est impossible que l'alcool soit la cause de sa maladie, car il n'en fait qu'un usage modéré. Le médecin fait semblant de croire à cette modération, mais demande à préciser : « Je suppose, dit-il, que dès le matin, vous prenez, comme tout le monde, un premier petit verre ; et un peu plus tard, comme tout le monde, un apéritif ; et que prenez-vous ensuite, comme tout le monde ? » Ainsi dirigé, le malade est conduit à faire une énumération souvent prodigieuse, invraisemblable, de tous les apéritifs et petits verres, et grands verres qu'il absorbe dans

sa journée. Il y a de quoi saouler un régiment ! « Tout cela passe sans me rien faire, conclut le malade avec quelque orgueil. Je ne suis jamais ivre. Vous voyez donc bien que je ne fais pas abus de l'alcool ! Je n'en fais qu'un usage modéré ! »

Comment en est-il arrivé là ?

L'histoire de ce buveur est identique à celle de son frère le morphinomane. Il a commencé par prendre régulièrement des doses assez faibles d'eau-de-vie ; puis, il a subi le phénomène d'accoutumance ou de mithridatisme qui s'observe pour beaucoup d'autres poisons. Il ne trouve plus dans la même quantité d'alcool l'excitation attendue. Il est donc conduit à augmenter la dose. A l'accoutumance succède le besoin, le besoin impérieux. S'il est privé de son excitant usuel, il tombe dans un état de dépression intolérable. Il reprend donc bien vite l'usage de son poison préféré et chaque mois il augmente un peu la dose.

Le plus souvent il ne s'enivre pas, si forte que soit la quantité. Il s'enivre pas parce qu'il a l'accoutumance, mais il s'empoisonne lentement. Il devient alcoolique sans le savoir. On le surprend extrêmement quand on lui dit qu'il a détruit son organisme.

Je comparais tout à l'heure ces alcooliques inconscients aux morphinomanes. La comparaison est tout à fait juste. Les morphinomanes, au début, prennent très peu de morphine ; ils arrivent, grâce à l'accoutumance, à en absorber chaque jour des quantités suffisantes pour tuer net cinq hommes. Ils n'en meurent que lentement ; bientôt survient la vieillesse précoce et, ensuite, la mort. L'alcool est un poison moins actif que la morphine ; son action est donc plus lente, mais à peu près aussi sûre.

Cette forme lente de l'alcoolisme est la plus fréquente et la plus dangereuse de toutes, puisqu'elle est la plus insidieuse. Elle détruit surtout les organes les plus indispensables : le foie (qui devient atteint de cirrhose), les reins, qui deviennent albu-

miniques ; les poumons, qu'elle expose à la pneumonie et surtout à la tuberculose. On peut affirmer que, de toutes les causes qui peuvent produire la phthisie, la plus active est l'alcoolisme chronique : le petit verre pris chaque jour. La phthisie se contracte sur le zinc (du marchand de vin), a dit Landouzy. Et cela n'est que trop facile à démontrer. Elle peut se prendre autrement : d'une façon générale, elle s'installe dans les organismes affaiblis par une cause quelconque, mais surtout dans les organismes déteriorés par l'eau-de-vie prise quotidiennement.

Beaucoup d'autres maladies mortelles sont des conséquences directes de l'alcoolisme chronique. Je citerai seulement l'ulcère de l'estomac, et l'artério-sclérose précoce.

Faut-il parler de l'action de l'alcool sur le système nerveux ? Elle est bien évidente. Invitez un amateur d'eau-de-vie à étendre les bras en relevant les mains à angle droit sur le poignet et en écartant les doigts ; au bout d'un instant très court, vous verrez les doigts vaciller et trembler comme ceux d'un vieillard. Observez ses regards vagués, et comme noyés ; un peu plus tard, son rictus bête. Un peu plus tard encore, sa stupideté apparaîtra à tout le monde (excepté à lui) et on le traitera publiquement d'ivrogne.

Et pourtant cet homme, peut-être, ne se sera jamais enivré. Seulement, pendant plusieurs années, il aura pris chaque jour un petit verre, puis deux petits verres, etc., sans jamais être ivre. Il sera donc convaincu qu'il aura fait un usage modéré de l'eau-de-vie. Cet usage prétendu modéré l'auro tué.

Quelle quantité d'alcool faut-il ingurgiter pour contracter une des maladies mortelles que j'ai énumérées ? A cette question, il n'y a pas de réponse. Cela dépend des individus. Quelques-uns parviennent à la vieillesse.

Ce sont de vieux ivrognes. C'est une question de savoir si l'on vaudrait pas mieux être mort.

Généralement, les buveurs d'eau-de-vie meurent jeunes. Pour en juger, nous allons comparer la chance de mort des débitants et celle des autres boutiquiers. Remarquez

que les uns et les autres ont une existence très comparable : même logement, même existence casanière, etc. Un seul point les distingue : les débitants sont forcés de vivre dans l'alcool, d'en respirer même quand ils n'en boivent pas. Voyez et comparez :

SUR 100,000 HOMMES DE CHAQUE ÂGE ET DE CHAQUE PROFESSION, COMBIEN DE DÉCÈS EN UN AN, CAUSÉS PAR CHACUNE DES MALADIES INDICUÉES ?

	DE 25 A 35 ANS	DE 35 A 45 ANS	DE 45 A 55 ANS	DE 55 A 65 ANS
	Débitants	Autres boutiquiers	Débitants	Autres boutiquiers
Phtisie pulmonaire...	496	277	609	320
Autres maladies des poumons.....	193	94	430	192
Maladies du système nerveux.....	86	37	193	88
Maladies du foie.....	81	10	243	43
Albuminurie.....	31	14	78	36
Autres causes de mort.	619	256	899	435
TOTAL.....	1.506	688	2.452	1.114
			3.524	1.829
			5.268	3.291

qui ait l'énergie de s'en tenir à un petit verre de temps en temps.

Son cas sera moins grave évidemment. Je dis pourtant qu'il a tort.

D'abord, il est sur le sommet d'une pente dangereuse et il ne peut pas affirmer *a priori* qu'il ne se laissera pas entraîner comme les autres.

Ici, comme toujours, il n'y a que le premier cas qui coûte. Il est donc exposé à un danger.

Et à un danger sans compensation ! « Mais dira-t-on, l'alcool réchauffe ! » Non, il ne réchauffe pas, il refroidit ! Il a seulement l'air de réchauffer, ce qui est bien différent.

Des expériences scientifiques montrent qu'en réalité, il tend plutôt à abaisser la température du corps.

Aussi, lorsque Nansen, le célèbre explorateur norvégien, partit à la conquête du pôle Nord, il défendit qu'on embarqua sur son bateau la moindre goutte d'eau-de-vie.

L'absence d'alcool a aidé Nansen et ses compagnons à supporter l'horreur des hivers hyperboréens.

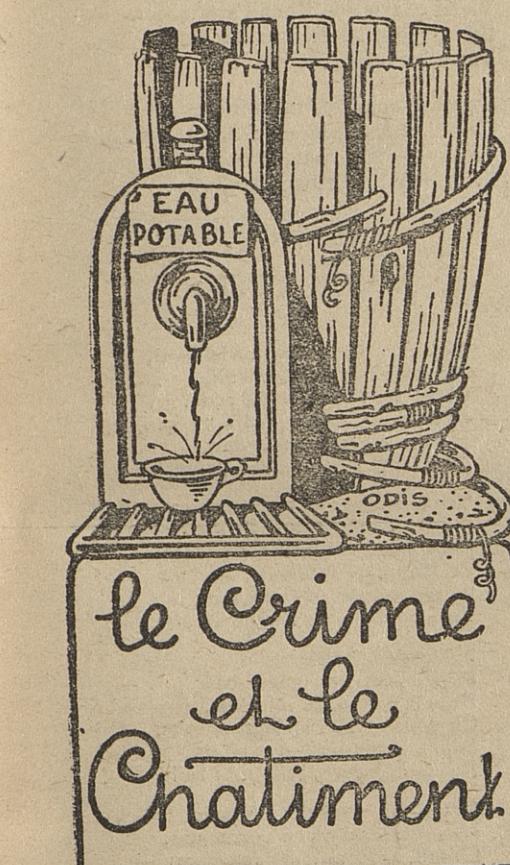
Concluons : l'eau-de-vie prise en faible quantité, ne sert à rien, qu'à nous râcler le gosier, avantage négligeable. Et d'autre part elle est horriblement nuisible, pour nous-mêmes, pour nos enfants, pour notre Patrie !

Docteur JACQUES BERTILLON.

Voyez combien sont grandes les différences. Et notez que je ne garantis pas la sobriété des « autres boutiquiers ». Leurs chiffres aussi peuvent être grossis par l'alcoolisme.

LES CONSEILS

DU PÈRE PINARD

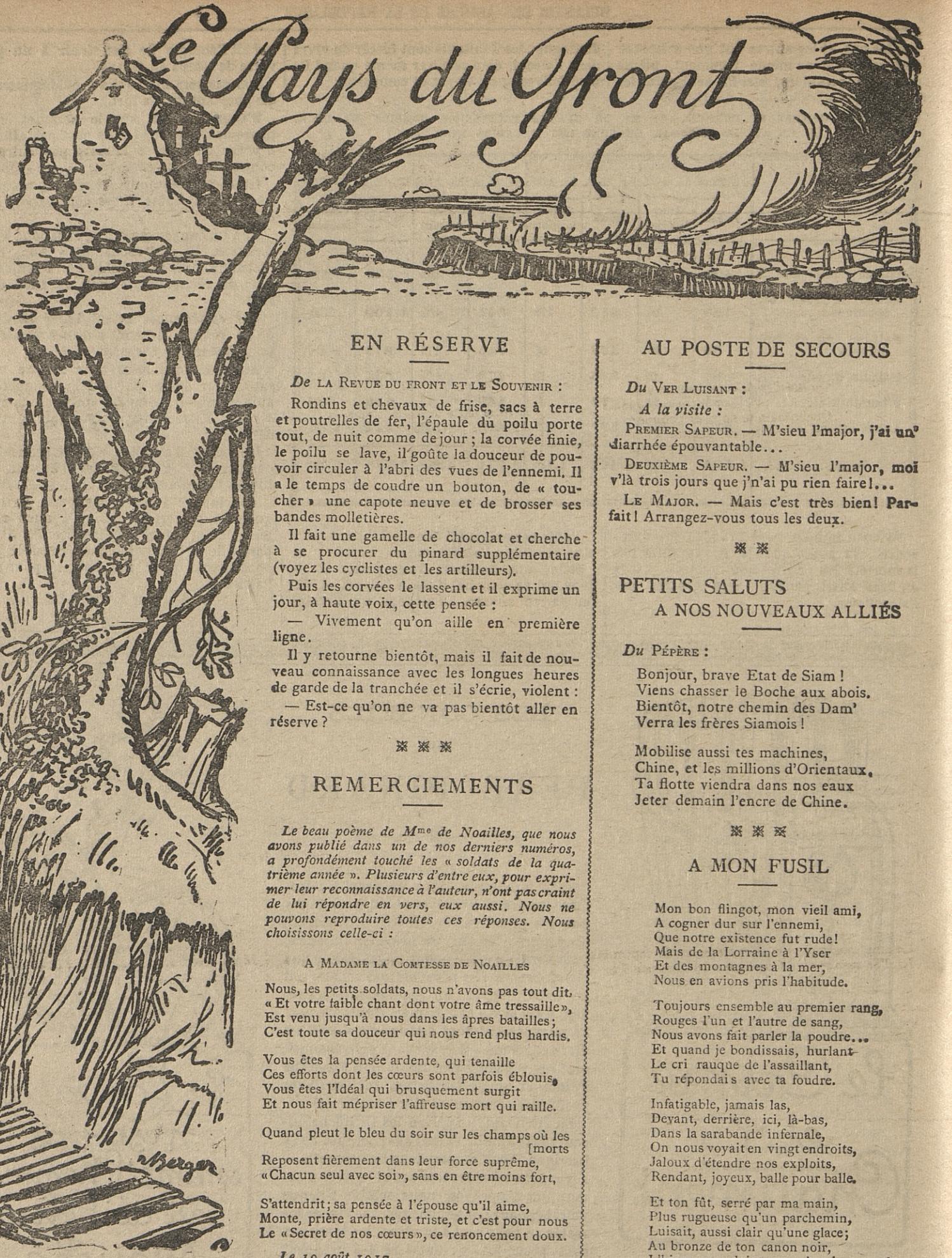


Tonneaux brisés,
Vendanges f...chues !



Nous publierons dans un prochain numéro les premières réponses ou, pour mieux dire, les premières devises reçues du front pour notre Concours du tonnelier militaire. Elles seront certainement aussi justes que bien tournées. Les penseurs des armées ont fait leurs preuves. En appliquant leurs réflexions à la vie et à la mort des tonneaux, ils composeront tout doucement — comme dit la chanson — un excellent petit manuel, tout imprégné du parfum du bon pinard de France et qu'on feuilletera toujours avec profit (dans feuillette il y a feuillette).

En attendant, à l'œuvre les La Rochefoucauld de la futaille et les Vauvenargues de la barrique. Nous renouvelons nos conseils — soyez bons pour les tonneaux ! — avec d'autant plus d'à-propos, nous semble-t-il, que voici l'époque des vendanges. Les vignerons restés au pays sont à la vigne, les tonneaux sont prêts, on va entasser les grappes. Bientôt la purée septembriale commencera à fermenter. Mais que deviendra-t-elle, s'il n'y a plus de tonneaux ?



Le Pays du Front

EN RÉSERVE

De LA REVUE DU FRONT ET LE SOUVENIR :

Rondins et chevaux de frise, sacs à terre et poutrelles de fer, l'épaule du poilu porte tout, de nuit comme de jour ; la corvée fine, le poilu se lave, il goûte la douceur de pouvoir circuler à l'abri des vues de l'ennemi. Il a le temps de coudre un bouton, de « toucher » une capote neuve et de brosser ses bandes molletières.

Il fait une gamelle de chocolat et cherche à se procurer du pinard supplémentaire (voyez les cyclistes et les artilleurs).

Puis les corvées le lassent et il exprime un jour, à haute voix, cette pensée :

— Vivement qu'on aille en première ligne.

Il y retourne bientôt, mais il fait de nouveau connaissance avec les longues heures de garde de la tranchée et il s'écrie, violent :

— Est-ce qu'on ne va pas bientôt aller en réserve ?

REMERCIEMENTS

Le beau poème de M^e de Noailles, que nous avons publié dans un de nos derniers numéros, a profondément touché les « soldats de la quatrième année ». Plusieurs d'entre eux, pour exprimer leur reconnaissance à l'auteur, n'ont pas craint de lui répondre en vers, eux aussi. Nous ne pouvons reproduire toutes ces réponses. Nous choisissons celle-ci :

A MADAME LA COMTESSE DE NOAILLES

Nous, les petits soldats, nous n'avons pas tout dit. « Et votre faible chant dont votre âme tressaille », Est venu jusqu'à nous dans les abris batailles ; C'est toute sa douceur qui nous rend plus hardis.

Vous êtes la pensée ardente, qui tenaille Ces efforts dont les coeurs sont parfois éblouis. Vous êtes l'idéal qui brusquement surgit Et nous fait mépriser l'affreuse mort qui raille.

Quand pleut le bleu du soir sur les champs où les [morts] Reposent fièrement dans leur force suprême, « Chacun seul avec soi », sans en être moins fort,

S'attendrit ; sa pensée à l'épouse qu'il aime, Monte, prière ardente et triste, et c'est pour nous Le « Secret de nos coeurs », ce renoncement doux.

Le 19 août 1917.

RIGAUD.

AU POSTE DE SECOURS

Du VER LUISANT :

A la visite :

PREMIER SAPEUR. — M'sieu l'major, j'ai un diarrhée épouvantable...

DEUXIÈME SAPEUR. — M'sieu l'major, moi v'là trois jours que j'n'ai pu rien faire !...

LE MAJOR. — Mais c'est très bien ! Parfait ! Arrangez-vous tous les deux.

PETITS SALUTS

A NOS NOUVEAUX ALLIÉS

Du PÉPÈRE :

Bonjour, brave Etat de Siam ! Viens chasser le Boche aux abois. Bientôt, notre chemin des Dam' Verra les frères Siamois !

Mobilise aussi tes machines, Chine, et les millions d'Orientaux. Ta flotte viendra dans nos eaux Jeter demain l'encre de Chine.

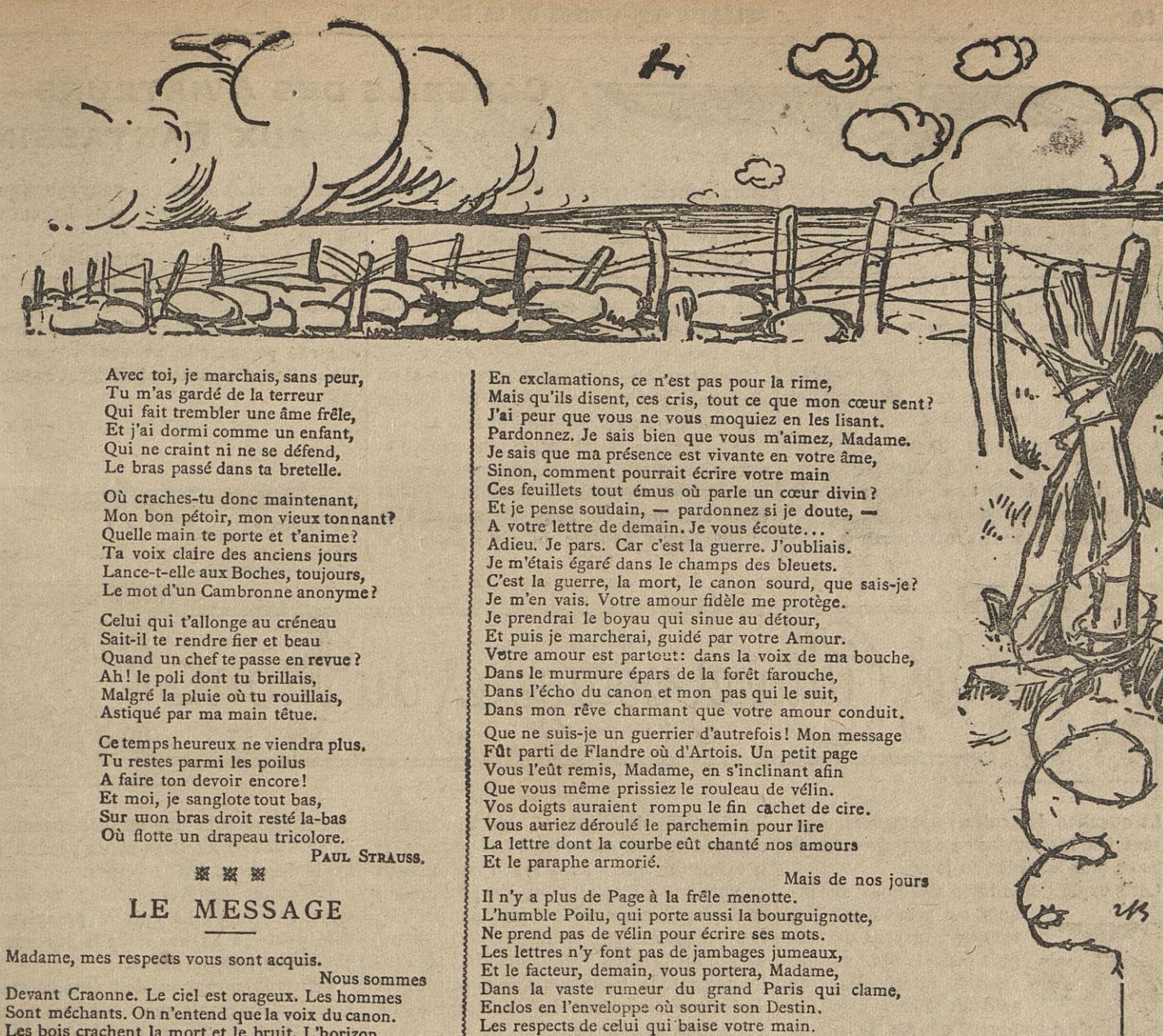
A MON FUSIL

Mon bon flingot, mon vieil ami, A cogner dur sur l'ennemi, Que notre existence fut rude ! Mais de la Lorraine à l'Yser Et des montagnes à la mer, Nous en avons pris l'habitude.

Toujours ensemble au premier rang, Rouges l'un et l'autre de sang, Nous avons fait parler la poudre... Et quand je bondissais, hurlant Le cri rauque de l'assaillant, Tu répondais avec ta foudre.

Infatigable, jamais las, Devant, derrière, ici, là-bas, Dans la sarabande infernale, On nous voyait en vingt endroits, Jaloux d'étendre nos exploits, Rendant, joyeux, balle pour balle.

Et ton fût, serré par ma main, Plus rugueuse qu'un parchemin, Luisait, aussi clair qu'une glace ; Au bronze de ton canon noir, L'hiver, mes doigts gourds, chaque soir, De ton feu retrouvaient la trace.



Avec toi, je marchais, sans peur,
Tu m'as gardé de la terreur
Qui fait trembler une âme frêle,
Et j'ai dormi comme un enfant,
Qui ne craint ni ne se défend,
Le bras passé dans ta bretelle.

Où craches-tu donc maintenant,
Mon bon pétôir, mon vieux tonnant ?
Quelle main te porte et t'anime ?
Ta voix claire des anciens jours
Lance-t-elle aux Boches, toujours,
Le mot d'un Cambronne anonyme ?

Celui qui t'allonge au crâneau
Sait-il te rendre fier et beau
Quand un chef te passe en revue ?
Ah ! le poli dont tu brillais,
Malgré la pluie où tu rouillais,
Astiqué par ma main tête.

Ce temps heureux ne viendra plus,
Tu restes parmi les poils
A faire ton devoir encore !
Et moi, je sanglote tout bas,
Sur un bras droit resté là-bas
Où flotte un drapeau tricolore.

PAUL STRAUSS.

LE MESSAGE

Madame, mes respects vous sont acquis.
Nous sommes

Devant Craonne. Le ciel est orageux. Les hommes sont méchants. On n'entend que la voix du canon. Les boîts crachent la mort et le bruit. L'horizon s'enfume de l'éclat sonore des marmites. J'ai reçu votre lettre hier. Vous l'avez écrite.

Le vingt-cinq au matin, et la voici déjà. Son papier est d'un bleu qui se désagrège. Le parfum est subtil dont s'imprègne sa feuille. C'est bien votre âme, dans ces lignes, qui m'accueille, Et c'est bien votre voix qui parle dans ces mots. Je crois entendre votre rire aux deux échos.

Fuser et retentir aux murs de votre chambre. Comme c'est loin ! Où sont les roses de septembre ? Ici, l'on mange sans fourchette. On dort sans lit.

Tout est grossier et laid. Mais tout sera joli Si vous étiez, Madame, au milieu de ces choses. Mon cœur est un jardin dont on pris les roses, Mais quand je pense à vous, refleurit le jardin.

Je lis vos lettres en marchant sur le chemin. Ta dernière, je la relis. Tu dus y mettre

Tout ton cœur tendre et merveilleux, dans cette lettre, Car il me semble, en la relisant, te revoir.

Comme dans un magique et sincère miroir.

Ah ! pour moi, rien ne vaut ces lettres, mon amie ! Elles gardent le rêve et bercent l'insomnie.

Elles me suivent sur la route du danger. Je les ai sur mon cœur et mon cœur est léger.

Chers feuillets conservés où votre âme palpite, Ils sont les confidents du Rêve qui m'invite.

Ils éclairent mes heures noires. Ils me font La minute plus douce et l'instant plus profond,

Et j'éprouve un plaisir très doux à leur répondre Des mots mièvres et clairs qui font le cœur se fondre.

Ces phrases brèves, ces mots tendres, ces mots fous, Ces lignes où mon cœur parle, les aimez-vous ?

Saviez-vous bien que si, quelquefois, je m'exprimais

En exclamations, ce n'est pas pour la rime,
Mais qu'ils disent, ces cris, tout ce que mon cœur sent ?

J'ai peur que vous ne vous moquez en les lisant.

Pardonnez. Je sais bien que vous m'aimez, Madame.

Je sais que ma présence est vivante en votre âme,

Simon, comment pourrait écrire votre main

Ces feuillets tout émus où parle un cœur divin ?

Et je pense soudain, — pardonnez si je doute, —

A votre lettre de demain. Je vous écoute... Adieu. Je pars. Car c'est la guerre. J'oubliais.

Je m'étais égaré dans le champs des bleus.

C'est la guerre, la mort, le canon sourd, que sais-je ?

Je m'en vais. Votre amour fidèle me protège.

Je prendrai le boyau qui sinue au détour,

Et puis je marcherai, guidé par votre Amour.

Votre amour est partout : dans la voix de ma bouche,

Dans le murmure épars de la forêt farouche,

Dans l'écho du canon et mon pas qui le suit,

Dans mon rêve charmant que votre amour conduit.

Que ne suis-je un guerrier d'autrefois ! Mon message

Fût parti de Flandre où d'Artois. Un petit page

Vous l'eût remis, Madame, en s'inclinant afin

Que vous même prissiez le rouleau de vénin.

Vos doigts auraient rompu le fin cachet de cire.

Vous auriez déroulé le parchemin pour lire

La lettre dont la courbe eût chanté nos amours

Et le paraphe armorié.

Mais de nos jours

Il n'y a plus de page à la frêle menotte.

L'humble Poilu, qui porte aussi la bourguignotte,

Ne prend pas de vénin pour écrire ses mots.

Les lettres n'y font pas de jambages jumeaux,

Et le facteur, demain, vous portera, Madame,

Dans la vaste rumeur du grand Paris qui clame,

Enclos en l'enveloppe où sourit son Destin.

Les respects de celui qui baise votre main.

28 mai 1917.

PAUL-LÉON ANDRIEU, 8^e génie.

DES MARRAINES !

DE BAVONS DANS L'PAPRIKA :

Il est vraiment inconcevable, qu'après trente-trois mois de guerre, personne en France n'ait encore songé à étudier les moyens de permettre aux vaillants animaux qui combattent à nos côtés de goûter, eux aussi, aux douceurs du marrainage. Qu'on se représente la rude existence de ces milliers de braves chevaux, de courageux mulots qui s'acquittent avec une vaillance sans égale des devoirs de leur pénible condition ! Qu'on songe aussi aux longues heures de réverie dans les écuries mal closes, à la mélancolie de ces braves travailleurs, brusquement arrachés, qui à la ferme, qui au bâtière, qui au manège de chevaux de bois.

Qu'on songe alors à l'immense joie que procurerait à tous la venue de la lettre attendue d'une charmante marraine, la réception d'un joli colis

d'avoine choisie ou de soin odorant.

Il y a là une bonne action à faire, une œuvre patriotique à remplir et nous sommes certains que nos lectrices répondront en foule à notre appel.

Nous tenons à la disposition des personnes intéressées la liste des chevaux et mulots du régiment désireux d'avoir une marraine.

FABLE-EXPRESS

Du même :

J'ai acheté, l'autre semaine, Une bouteille d'un vieux marc exquis ; J'en avale des tasses pleines, Chaque matin, chaque midi.

MORALE :

Le marc baisse.





CONSEILS DES AVIATEURS AUX FANTASSINS

Voici un tract, qu'au cours d'exercices avec les troupes au repos, des aviateurs ont, par centaines d'exemplaires, lancé de leur avion dans les cantonnements de leur division.

Cette innovation a obtenu un grand succès et donné un excellent résultat.

L'escadrille F 8, fait, au *Bulletin des Armées*, qui l'en remercie, l'hommage de l'exemplaire que nous publions ci-dessus.

Conservez précieusement votre panneau individuel de jalonnement ; ne l'oubliez jamais quand vous monterez en ligne.

Au cours de plusieurs attaques, des hommes se sont trouvés isolés entre les lignes, s'abritant dans des trous d'obus, en dehors des boyaux et des tranchées.

Ils n'avaient aucune communication avec

leurs camarades, ni avec leurs chefs ; on les croyait tués ou prisonniers.

Un avion français est venu les survoler.

A la demande de cet avion, ils ont ouvert leurs panneaux de jalonnement, qui ont été vus par l'aviateur et même photographiés.

Ces hommes ont évité ainsi nos tirs de barrage.

Ils ont pu être ravitaillés en vivres et en munitions par leurs camarades. Des blessés égarés ont pu être retrouvés et sauvés.

Cela est arrivé à Verdun (en octobre et décembre 1916) ; dans l'Aisne (en avril et mai 1917) et récemment (au mois de juillet 1917) tout près de vous. Demandez à la 1^{re} compagnie du 65^e.

Un mouchoir blanc, que vous agitez quand l'aviateur vous appelle, peut également vous sauver.

Mais le panneau réglementaire est préférable ; il est plus visible et l'aviateur français le reconnaît bien.

Dans votre intérêt particulier, pour votre sécurité personnelle, ne vous séparez donc jamais de votre panneau individuel de jalonnement.

VOS OBSERVATEURS EN AVION.



La question des cultures potagères, organisées par les armées en campagne, est de plus en plus à l'ordre du jour.

Cette exploitation intensive du sol reconquis ou occupé par nos troupes a marqué un progrès considérable sur les années antérieures ; on peut affirmer que tout le monde s'y est employé, depuis le simple soldat jusqu'aux grands chefs qui ont témoigné de l'intérêt qu'ils y attachaient.

Le ministre de la guerre a décidé, sur la demande du général en chef, que les semences seraient envoyées gratuitement. Suivant les prescriptions données à ce sujet, les demandes des unités sont adressées à l'inspection générale du ravitaillement par les intendants d'armées ; elles émanent également des services agricoles d'armée qui sont appelés à fournir leurs conseils et à participer à l'organisation des jardins. Elles doivent être strictement proportionnées aux besoins, à raison de l'augmentation considérable du prix des graines.

Depuis la mi-février 1917, près de 1,450 demandes de graines ont été transmises par l'avant à l'arrière, émanant des unités les plus modestes comme des formations de campagne les plus importantes ; si on y ajoute les 55 demandes concernant les dépôts d'éclopés, on dépasse un chiffre de 1,200, chiffre bien inférieur au nombre des jardins, puisque une commande peut quelquefois concerner le groupe des unités composant une armée ou un corps d'armée.

Il a été expédié 172 quintaux de haricots de semences, ce qui représente une équivalence de 122 hectares cultivés.

Les stations-magasins ont fait dans leurs approvisionnements de pommes de terre le triage et la sélection nécessaires, pour envoyer, sur l'avant, 10,895 quintaux de plant,

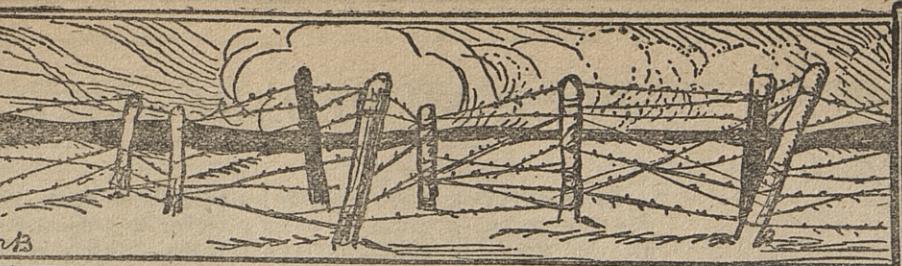
ce qui représente une surface ensemencée de près de 800 hectares et un produit probable d'environ 12,000 tonnes.

Les autres légumes représentent 660 hectares de jardins. La culture potagère doit donc porter, à l'heure actuelle, sur une aire globale de 1,600 hectares.

L'œuvre entreprise doit être continuée. Il est indispensable que, dès à présent, pour répondre à toutes les éventualités, à tous les besoins, tant civils que militaires, des semis soient faits sur tous les points du front pour procéder, en temps opportun, aux réapprovisionnements et développer du même coup les cultures. De même, il sera indispensable de laisser monter en graines une certaine quantité de légumes pour effectuer la récupération des semences et leur distribution sur place ; on diminuera ainsi l'importance des envois venus de l'arrière et on évitera l'élévation des cours, qui est également un facteur de vie chère.

Ainsi, une administration prévoyante, économique et avisée, aura contribué à développer la production nationale, à un moment où le moindre effort de chacun apporte sa contribution à l'œuvre collective de persévérance, de labeur et de dévouement qui nous assureront la victoire. Celle-ci, selon la devise de Bugeaud, ne s'obtient-elle pas par l'épée, pour se garder par la charrue ?

Le souvenir est l'ange gardien de l'espérance.
L. J.



CONCOURS DU " PENSEUR "

« Loin des yeux, loin du cœur » n'est pas toujours vérifié : l'amour sincère est plus fort que l'absence.

NOËL.

Le fantôme qui ne vous dise : — Qu'allez-vous penser de moi ?

ANDRÉ MIÉLY.

L'aéroplane ? La femme ?... Tous deux sont volages ; et l'on a beau en voir, il est bien rare qu'on ne s'arrête pas pour les regarder passer.

WILL.

L'Histoire, qu'est-ce, sinon l'expérience des morts, et qui ne profite pas aux vivants ?

MARCIS GÉO-BRUG.

Dans la conversation, les imbéciles vous disent souvent : « Comprenez-vous ? »

A. FRACHON.

La grenade à fusil est l'artillerie lourde du fantassin, comme le poireau est l'asperge du pauvre.

Sous-lieutenant CRÉMIER.

Ce sont les heures que l'on qualifie le plus volontiers de mortelles qui sont les plus difficiles à tuer.

H. ROUSSEL.

L'homme se plaint des injustices lorsqu'il en est la victime et non lorsqu'il en bénéficie.

La jalouse est le cancer de l'amour. A. M.

Les arguments frappants s'emploient généralement dans ces deux cas : a) lorsque celui qui les emploie n'en a pas d'autres ; b) lorsque celui contre lequel ils sont employés n'en comprend pas d'autres.

H. BAYLE.

Une des plus grandes preuves de la médiocrité, c'est de ne pas savoir reconnaître la supériorité, là où elle se trouve réellement.

Les seuls amis solides sont ceux qu'on acquiert par des qualités solides. Les autres sont des convives, ou des complices.

Médecin-major SATRE.

On dit que les personnes intelligentes ne rient que des yeux. Beaucoup, cependant, rient des yeux parce qu'elles ont de vilaines dents.

PAUL-LAURENT COLOMBIER.

Le souvenir est l'ange gardien de l'espérance.

LOUIS-JEAN.

Défiez-vous de vos meilleurs amis : il vous font couc et vous écrivent des lettres anonymes.

La vie est un esquif voguant sur l'illusion, et dont les rames sont la patience.

DESENAND.

Le souvenir est l'éternelle revanche des timides et des méconus.

L'eau que tu bois vaut le vin que tu n'as pas.

Le cœur qui sait ne pas être oublié est un cœur heureux même dans la fournaise.

Le souci de l'opinion tient une telle place dans notre existence qu'il n'y a pas une femme sur le

point de se donner qui ne vous dise : — Qu'allez-vous penser de moi ?

EUGÈNE TASTAVI.

Ceux qui s'occupent le plus d'argent ne sont pas ceux qui en ont le moins.

MESKINE.

La vie est une équation dont la femme est l'inconnue.

Le front est une ruche laborieuse dont le rond-de-cuir est le bourdon.

Ceux qui parlent toujours du bon vieux temps regrettent surtout le temps où ils n'étaient pas vieux.

Brigadier TESSARD.

Sous la terre seulement le niveau est égal.

RETTEIR.

Le temps qui s'écoule entre une demande de tir de barrage et le tir de barrage lui-même semble une éternité.

R. AVIGNON.

Contrairement à la rose, la femme s'épanouit le soir et se flétrit le matin.

LE POTARD RÉVEUR.

La branche chargée de fruits ne se dresse pas ; l'homme véritablement savant n'est pas orgueilleux.

Sapeur A. D.

La reconnaissance est pareille à cette liqueur d'Orient qui ne se conserve que dans des vases d'or ; elle parfume les grandes âmes et s'agit dans les petites.

Géo.

La liberté humaine est pire qu'une fosse à lions : elle n'a pas plus de trois pieds de large.

JACQUES LESCLAVE.

Les hommes sont des fusées qui brillent d'un éclat plus ou moins vif, qui montent plus ou moins haut, qui durent plus ou moins longtemps. Toutes s'éteignent, toutes retombent, toutes meurent.

N. DUBOIS.

Ceux qui prétendent être des esprits forts sont généralement des faibles d'esprit.

EUG. CECCALDI.

Il y a beaucoup de bouches qui parlent et fort peu de têtes qui pensent.

HÉLYNS.

Le malheur des autres ne nous touche qu'autant qu'il nous gêne.

EPICURI DE GREGE FORGUM.

L'amour est comme le chiffre d'affaires d'une maison de commerce. Il ne peut, sans danger, rester stationnaire. Dès qu'il n'augmente plus, il ne tarde pas à diminuer.

Téléphoniste ANDRÉ R.

Le souci de l'opinion tient une telle place dans notre existence qu'il n'y a pas une femme sur le

point de se donner qui ne vous dise : — Qu'allez-vous penser de moi ?

ANDRÉ MIÉLY.

Plus une belle action semble désintéressée, plus on s'efforce de connaître l'intérêt qui a guidé son auteur.

Les hommes ont coutume de qualifier d'impossible ce qu'ils sont incapables de faire.

Ce sont toujours les autres qui nous dictent nos devoirs. Il est vrai que nous le leur rendons avec usure.

CHARLES YRONDI.

On ne reconnaît les qualités d'une personne que lorsqu'elle n'est plus.

UN CHASSEUR À CHEVAL.

Pour vaincre, pense souvent aux malheurs que tu subiras si tu étais vaincu.

Défie-toi des gens qui ne te regardent pas dans les yeux lorsque tu leur parles.

Il ne suffit pas d'avoir une belle paire de chaussures pour être bien chaussé : il faut qu'elle vous aille bien.

UN CORDONNIER.

Avec ses camarades, on « débâine » son régiment ; avec les étrangers, on le glorifie.

H. BEN MASSARITH.

Un geste généreux est moins rare chez un bandit que chez un avare.

Sergent DEMATON.

On ne cherche pas le bonheur ; on le rencontre.

Le mécontent déteste la vie jusqu'à la veille de la perdue.

Quartier-maître BOITELIN.

A force de frôler la mort on connaît davantage le prix de la vie.

LA PALISSE.

L'amitié s'accroît en raison directe des sacrifices que l'on fait pour elle.

Si tu veux plaire aux femmes, occupe-toi beaucoup de toi-même. Si tu veux plaire à une femme occupe-toi d'elle.

R. PRIOLET.

Quand le nid est vide, l'oiseau étranger vient y pondre ses œufs.

G. L.

La vie est une vieille culotte soutenue par les bretelles de l'espérance.

DOLLY.

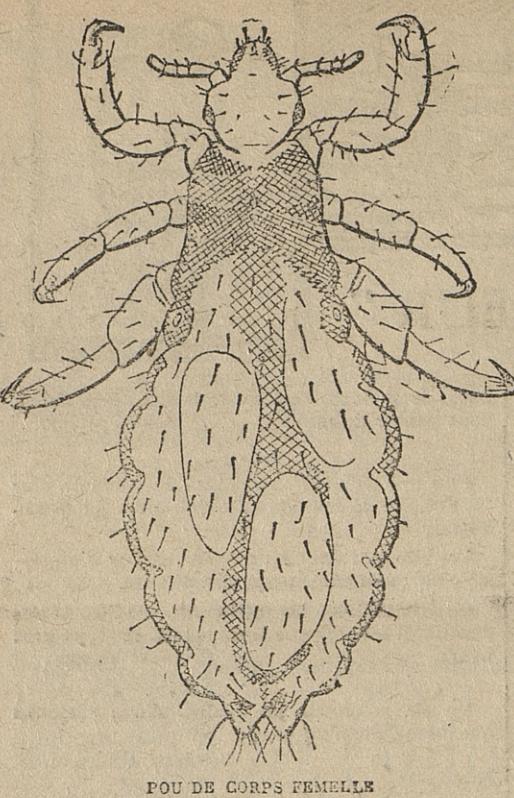
Les femmes sont comme la soie : il ne faut pas les choisir à la lumière.

A. DELORME.

Les grandes joies et les grandes tristesses se touchent quand l'âme est agitée par une passion forte.

G. A.

Pourquoi se bat-on ? Pour venger nos morts qui ne sont plus, et pour assurer l'avenir de nos enfants



POU DE CORPS FEMELLE

POUR SE DÉBARRASSER DES POUX

La question des poux reste, en de nombreux points, à l'ordre du jour. Sans restrictions et sans tentatives d'économie, ce cheptel indésirable se maintient et n'a que trop tendance à se développer.

C'est par centaines que l'on pourrait compter les procédés et les produits qui ont été préconisés pour détruire la « vermine » et leur nombre prouve autant la bonne volonté des chercheurs que l'inefficacité de la plupart des méthodes proposées.

Au point de vue individuel le problème se pose de la manière suivante :

1^o Se débarrasser des poux; 2^o empêcher de nouvelles invasions.

LA DESTRUCTION DES POUX

Pour obtenir le premier résultat, il faut traiter les vêtements où les poux se tiennent abrités. Le traitement de choix, qui donne des résultats d'une efficacité absolue et généralement reconnue, comporte l'emploi de la chaleur. Le procédé le plus simple pour l'homme isolé consiste à repasser les vêtements au moyen d'un fer de blanchisseur ou d'une brique chaude.

Pour économiser le temps et le combustible on peut établir des appareils qui permettent de traiter des vêtements en plus ou moins grande quantité. Ce sera une chaudière contenant une petite quantité d'eau, les vêtements maintenus hors de l'eau dans un panier ou sur un plancher à claire-voie. On pourra aussi utiliser une grande caisse contenant les vêtements, le fond de la caisse resté ouvert et se trouve placé au-dessus d'un trou où l'on allume un fourneau; une plaque métallique protège les vêtements contre les atteintes de la flamme: une ouverture dont on peut faire varier la dimension permet de régler la circulation de l'air chaud.

Une grande dépense de chaleur n'est pas nécessaire: il n'est pas indispensable d'atteindre la température de l'eau bouillante puisque à 60° les poux meurent en moins d'une demi-heure. Toutefois, si les vêtements étaient en paquets serrés, la température ne s'élèverait que lentement au centre de la masse et l'on pourrait de ce fait éprouver un échec.

Ces traitements par la chaleur présentent l'avantage de ne pas laisser les vêtements mouillés; l'homme peut les revêtir aussitôt, de préférence après un savonnage sérieux du corps, un bain ou une douche.

Les applications de pétrole ne sont indiquées que lorsque les poux sont très abondants et qu'il s'en trouve abrités dans les cheveux ou les poils. La benzine présente quelques dangers et n'est pas recommandable en raison du très grand nombre d'hommes qui fument.

POUR PRÉVENIR L'INVASION

Il est plus difficile de prévenir l'invasion de nouveaux poux que d'exterminer ceux qu'on possède. Il faut au pou de corps deux repas par jour. Dans les conditions normales de sa

vie, il quitte les vêtements dans l'épaisseur desquels il est caché et vient prélever aux dépens de son hôte le repas qui détermine les démanegeaisons trop connues. Le pou affamé a peu de goût; il est capable de s'attaquer à une peau enduite de produits très désagréables ou toxiques. Aussi, quand il se trouve depuis quelque temps sur le sol ou dans le matériel de couchage, se précipite-t-il sur la première proie humaine qui stationne à sa portée.

Il est facile de prévoir quels sont les endroits dangereux, car si le pou est guidé vers son repas par l'odorat, son flair est mis en défaut au-delà de quelques décimètres, et comme le record de la vitesse pour les poux ne dépasse pas un mètre cinquante à l'heure, les places infestées sont assez localisées; les poux y mourraient de faim en quatre ou cinq jours, s'ils n'étaient recueillis par une nouvelle victime. Le traitement de ces places infestées n'est pas toujours pratiquement réalisable; on peut l'opérer au moyen d'arrosages à l'eau phéniquée ou crésylée à 2 ou 3 p. 100; mais, surtout quand il s'agit de couchage, il faut des conditions telles que les matériaux puissent sécher rapidement.

DÉSINFECTATION DU LINNE

Le foyer de dissémination le plus dangereux, c'est l'homme qui porte des poux dans ses vêtements. Devenu poulailler ambulant, il peuple les lieux de couchage et tous les lieux de repos et de stationnement. Si les poux ont disparu, il sème de nouvelles générations vigoureuses. Une femelle de pou peut pondre près de trois cents œufs au cours d'une vie qui dure un mois; ces œufs éclosent normalement en cinq ou six jours et les jeunes sont aptes à se reproduire après quinze jours. Il est facile de calculer le nombre considérable de rejetons issus d'une seule femelle en quelques semaines; cela explique les pullulations parfois observées et montre qu'un seul homme, hébergeant des poux, suffit pour perpétuer le mal dans une unité ou dans un cantonnement. Il est donc important que l'épouillage soit général et ait lieu pour tous en même temps.

Trop souvent cependant le poilu est amené à rechercher le moyen de vivre au milieu de camarades abondamment pourvus de parasites tout en restant indemne lui-même. Il doit avoir recours à des produits dits répulsifs.

On trempera le linge de corps dans de l'eau phéniquée ou crésylée à 3 ou 4 p. 100, ou bien on suspendra sous les vêtements un sachet de fleur de soufre. Il faut savoir, toutefois, que l'effet protecteur de tels sachets ne s'étend qu'à une très petite surface, aussi faut-il introduire une partie de la poudre insecticide dans l'étoffe des vêtements en frottant ceux-ci à l'intérieur, après y avoir étalé la poudre et surtout après avoir réalisé la destruction des poux préexistants par la chaleur.

Nous avons préconisé depuis longtemps un traitement individuel qui comporte l'emploi successif de la chaleur et de la fleur de soufre: de très nombreuses lettres du front prouvent que de très bons résultats peuvent être obtenus avec ce procédé soigneusement appliqué.



Rappelons en terminant que la Station entomologique de la Faculté de Rennes envoie GRATUITEMENT la méthode pour se débarrasser des poux ainsi que le sachet de soufre pour l'application. On peut également s'adresser à la même station pour tous les renseignements concernant les insectes nuisibles à l'homme et à l'agriculture. Les demandes doivent être adressées au directeur.

F. GUILTEL,
Professeur à la Faculté des sciences de Rennes.



L'ÉCOLE MUTUELLE DES CUISTOTS

Il faut que je m'excuse auprès de très nombreux cuistots qui m'ont adressé d'intéressantes recettes que, pour une raison ou pour une autre, je n'ai pu publier encore.

C'est que, bien court est l'espace qui, dans le Bulletin, est réservé à la page du cuistot. Mais tout vient à point à qui sait attendre et mes correspondants peuvent être certains qu'aucune des recettes qu'ils m'envoient ne sont dédaignées. Tôt ou tard elles seront publiées, ainsi que pourront s'en rendre compte ceux qui m'ont envoyé les formules données dans le présent numéro, formules qui, depuis bien longtemps, dormaient dans mes dossiers. Ces recettes sont excellentes d'ailleurs et je remercie les cuistots qui ont bien voulu me les adresser. P. M.

Pour utiliser le « Biscuit de guerre ».

SOUPE AUX BISCUITS
(Pour 25 hommes)

Ecrasez le plus finement possible (entre deux grosses pierres, si vous n'avez pas d'outils plus perfectionnés) 50 biscuits ou pains de guerre.

Délayez la poudre obtenue avec 4 litres d'eau froide de façon à obtenir un mélange sans grumeaux.

Versez ce mélange dans une marmite où vous aurez fait bouillir 15 litres d'eau. (Ne mettez le mélange que lorsque l'eau est absolument bouillante.) Salez, poivrez. Laissez bouillir à petits mijotements et en remuant souvent pendant 25 minutes.

Au dernier moment, ajoutez deux ou trois cuillerées de graisse (saindoux ou autre graisse de rôti).

On obtient, en procédant ainsi, une soupe qui est très bonne. Je l'ai souvent exécutée pour mes camarades qui, toujours, l'ont fort appréciée.

Voici, du même cuistot, une recette de « friandise » obtenue aussi avec le « pain de guerre ».

BISCUITS FRITS

plat de graisse suffit), retournez-les pour qu'ils soient bien dorés de chaque côté et égouttez-les.

Saupoudrez-les de sucre cristallisé.
HENRI REVERSADE, cuistot.

MOUTON À LA TIPPERARY

Coupez le mouton par portions comme pour le ragout.

P. M.

Ensuite, trempez-les un à un dans un mélange fait d'œufs battus en omelette et de lait.

Mettez au fur et à mesure les biscuits à frire dans de la graisse brûlante (un demi-

Mettez-le dans la marmite, mouillez-le avec de l'eau (ou du bouillon, si vous en avez), en quantité suffisante pour que les morceaux soient juste couverts. Assaisonnez de sel et de poivre. Faites bouillir; écumez.

Ajoutez sur le mouton des légumes variés : carottes, navets, oignons, pommes de terre, coupés en morceaux réguliers.

Complétez l'assaisonnement et faites cuire le tout, la marmite couverte, comme un ragout ordinaire.

BOEUF À LA D. A. L.

Coupez le bœuf en morceaux, comme pour le ragout. Faites-le revenir dans la marmite, avec un peu de graisse.

Mouillez-le avec de l'eau chaude (ou du bouillon, si vous en avez), assaisonnez, ajoutez un bouquet garni si vous le pouvez (1).

Ajoutez des carottes et des oignons coupés en quartiers. Faites bouillir, couvrez la marmite et faites cuire à bonne chaleur.

D'autre part, faites cuire à moitié dans le pot-au-feu de bons choux lorrains. Egouttez ces choux; coupez-les en deux ou en quatre morceaux suivant leur grosseur et mettez-les dans le ragout susdit. Achévez de cuire le tout ensemble.

POMMES DE TERRE À LA LORRAINE

Plongez les pommes de terre et coupez-les en deux ou en quatre morceaux, suivant la grosseur.

Mettez à fondre dans la marmite un peu de lard gras. Dès qu'ils ont fondu, retirez les « grattons ».

Dans cette graisse, mettez les pommes de terre avec des oignons et du persil grossièrement haché. Assaisonnez de sel et de poivre.

Couvrez la marmite et faites cuire à « l'étouffée » sur feu assez vif.

A. PIRIAC, cuistot.

(1) Une fois encore, j'insiste sur la nécessité de toujours avoir, sinon du persil frais, chose rare sur le front, tout au moins du thym et du laurier. Ces plantes aromatiques se conservent très bien une fois desséchées, et fournissent un excellent condiment.

P. M.

LES NOMS DES POILUS

Origine et signification des noms propres

Voici la suite de la liste explicative dont nous avons commencé la publication dans deux précédents numéros. Nous rappelons à nos lecteurs que *Oc* signifie : mot de la langue d'*Oc*, c'est-à-dire des anciens dialectes de la France méridionale, et que *Oïl* signifie mot de la langue d'*Oïl*, c'est-à-dire des anciens dialectes de la France septentrionale.

DARNET. — 1^o Le dernier-né, dérivé de *Dargne* (Berri); 2^o L'endormi, dérivé de *Darne* (Oïl).

DAUBRAY, DAUBRÉE. — Voisin d'une *aubraie*, plantation d'arbres blancs (Oïl).

DAUDÉ, DAUDET. — Formes abrégées de *Dieudonné* (Oïl).

DAUPHIN. — Nom de saint. En latin *Delphinus*: dauphin, poisson de mer. Surnom donné, dit-on, dans l'antiquité aux bons nageurs. C'était aussi celui du comte Guigues IV, d'où vient, dit-on, le nom de Dauphiné donné au pays qu'il gouvernait. Le nom de *Dauphin*, qui se rencontre souvent, doit aussi vouloir dire *Originnaire du Dauphiné*, car *Dauphinois* n'est pas dans la grande suite des noms de nationalités (Lorrain, Limousin, Provençal, Flamant, Comtois, Breton, Dauvergne, etc.), et *Dauphin* est sans doute son équivalent, comme *Dauphinal*.

DAVAL, DAVAU, DAVEAU. — C'est l'opposé de *Dumont*, qui demeurait en haut, tandis que *Daval* demeurait en aval de la rue ou du village.

DEBACKER, DEBANKER. — De boulanger (Flandres).

